

## RÉPONSE de Théodore GUUINIC

Salle des séances. Vendredi 24 mai

Monsieur le Président  
Madame la Vice-Présidente,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel  
Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie,  
Mesdames et Messieurs,

En premier lieu, je vous remercie, Monsieur le Président, pour cette présentation et votre accueil très chaleureux. Je souhaite aussi adresser mes vifs remerciements à Messieurs Antoine Bruguerolle, Pascal Trarieux et Jean-Louis Meunier, pour leur confiance et leurs encouragements à prendre part à votre société ; et je tiens bien sûr à vous témoigner de ma reconnaissance à vous, Mesdames et Messieurs les membres de l'Académie, qui avez répondu favorablement à leur proposition et voulu me recevoir en qualité de membre correspondant.

C'est pour moi un grand honneur d'être accueilli parmi vous aujourd'hui, un honneur auquel le nîmois d'adoption que je suis est très sensible. Inutile en effet de rechercher mes ancêtres ici ; mes racines sont plus lointaines et diverses, pour la plupart armoricaines, comme le laisse entrevoir paraît-il mon patronyme, qui ne passe pas toujours inaperçu dans une région où la présence celte s'est faite assez discrète ces derniers millénaires. À cet égard, le gage d'estime et de confiance que je reçois aujourd'hui pourrait bien ressembler à une forme de concession de la part d'une communauté savante soucieuse, depuis sa fondation, de cultiver la mémoire des origines romaines de notre ville. Mais ce serait bien sûr ignorer l'attachement qui me lie à cette « terre classique » dont le passé antique est partout sous nos yeux, dans l'architecture des monuments romains, dont j'étudie la réception et la conservation à l'époque contemporaine.

Permettez-moi de revenir ici, comme il est d'usage, sur quelques étapes du cheminement qui m'a mené jusqu'à vous. Arrière-petit fils d'imprimeur, j'ai eu la chance de grandir dans une famille qui cultivait le goût du savoir, le sens de l'enquête et l'amour des livres, de préférence ceux qui traitaient d'art, de philologie et d'archéologie. Voilà sans doute pourquoi s'est manifestée chez moi une vocation précoce pour l'architecture, et pourquoi, dès l'obtention de mon diplôme d'architecte, j'ai aussitôt repris le chemin de l'université pour approfondir ma formation en histoire de l'architecture et des techniques. Donnant enfin libre cours à mon penchant pour l'histoire, j'affermis alors auprès de Didier Laroque, spécialiste de Piranèse, mon intérêt pour les théories et l'architecture des Lumières, que tempéraient les cours d'histoire romaine de Jean-Pierre Guilhembet, spécialiste de la *domus*, au sein de l'université Paris VII. Un nouvel horizon s'ouvrait peu à peu pour moi, laissant paraître les statures de leurs bons maîtres Daniel Roche et Pierre Gros. J'étais alors à l'aube de mon cheminement de chercheur et multipliais les recherches en archives, sur la piste de manuscrits et traités méconnus – ce qui m'amena un jour à pousser les portes de cette Académie. C'était il y a plus de dix ans, et je conserve encore le souvenir intact de l'accueil qui me fut réservé par votre bibliothécaire.

Si je suis honoré d'être ici aujourd'hui, c'est surtout parce qu'étant familier de l'histoire de cette Académie, je sais quels illustres savants et artistes nous ont précédés. Actif maillon de la circulation des savoirs au sein de l'Europe savante, l'Académie royale de Nîmes étendit ses activités dans l'esprit des Lumières en embrassant conjointement les lettres, les sciences et les arts. Bien qu'attachée initialement aux lettres et à l'étude des antiquités, l'architecture y suscita une attention fluctuante, mais y occupa toujours, comme dans nombre de sociétés savantes au XVIII<sup>e</sup> siècle, une place médiane à la croisée des sciences, des arts et des grands auteurs.

De fait, les académiciens qui, architectes ou ingénieurs de leur état, s'y consacrèrent à l'étude de l'architecture furent nombreux et plusieurs y jouèrent un rôle central. Pour s'en tenir au seul XIX<sup>e</sup> siècle, comment ne pas rendre hommage aux travaux de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Stanislas-Victor Grangent, des architectes et ingénieurs Charles-Etienne Durand et Simon Durant, de l'architecte Alphonse de Seynes, plus tard suivis par l'ingénieur en chef des ponts et chaussées Auguste Aurès et l'architecte Henri Révoil, qui furent tous présidents de cette Académie ?

De telles figures forcent le respect et invitent à l'humilité, comme – il faut le reconnaître – l'ensemble de nos devanciers. Si, en qualités d'historien et d'architecte, j'accepte le difficile privilège de leur succéder, ce n'est que grâce à la familiarité qui me lie à certains d'entre eux, acquise au contact des archives et par la lecture de leurs correspondances. Parmi eux, je pense tout particulièrement à Charles-Etienne Durand, à qui j'ai consacré des années de travail, en étudiant autant sa vie personnelle que ses œuvres et ses écrits, dans le cadre d'une thèse de doctorat, soutenue en décembre 2022, dont un exemplaire sera déposé à l'Académie.

Charles Durand fut un membre très actif de votre Académie ; il y prononça de nombreuses communications au cours d'une période qui s'étend sur plus de trois décennies. Élu dès le rétablissement de la société en 1801, tandis qu'il était directeur des travaux publics de la ville, Durand y présenta régulièrement ses projets, dont quelques-uns méritent d'être cités. Sous le Consulat, il y exposa l'esquisse d'un arc triomphal à la gloire du consul Bonaparte, présenté comme « pacificateur de l'Europe » ; ce monument, prévu pour être érigé dans les jardins de la Fontaine, aurait dû accueillir une pompe et un réservoir, destinés à alimenter en eau la colline, encore stérile, où il parviendra plus tard à planter une luxuriante végétation sous l'impulsion du maire Augustin Cavalier. Plus tard, cet architecte et ingénieur devait plaider auprès de édiles nîmois en faveur de la construction de divers édifices publics. Animé du désir de doter Nîmes des bâtiments publics nécessaires à une ville élevée depuis peu au rang de chef-lieu de département, il y pointait l'opportunité d'embellissements nécessaires à la mise en valeur des monuments antiques. C'est de fait à cette époque que Charles Durand contribua, avec Stanislas-Victor Grangent au dégagement et aux premières restaurations des antiquités. Parmi ses œuvres principales figurent l'aménagement de l'actuel square Antonin, les élévations du boulevard Daudet attenant, le premier palais de justice de la ville, le portique de l'ancienne comédie et surtout la remarquable façade de l'ancien hospice d'humanité, actuel lycée Daudet, familier à tant d'entre vous.

Parmi les nombreuses archives qui rendent compte de son active carrière, une pièce exceptionnelle mérite d'être évoqué car il s'agit de l'une des pièces maîtresses des archives de cette Académie. Son cours d'architecture, intégralement conservé sous la forme de deux grands

volumes in-folio, constitue un document remarquable, notamment pour ses nombreuses planches tracées à la plume et lavées d'aquarelle. C'est à la bienveillance de Madame Christiane Lassalle que je dois d'avoir consulté ce précieux manuscrit, très rare témoignage d'enseignement de l'architecture sous la Révolution, auquel j'ai consacré depuis plusieurs articles au cours de ma recherche doctorale.

Il est parfois des rencontres qui décident d'un chemin de vie. Celle de Charles Durand fut de celles-là, pour mon parcours de chercheur autant que pour ma vie personnelle, car je ne me serais sans doute pas installé à Nîmes il y a six ans, sans m'être attaché à ce personnage singulier, sur les traces duquel j'ai conduit mes premières années de recherche et d'enseignement. Cette fonction d'enseignant me donne aujourd'hui le plaisir d'accueillir régulièrement mes étudiants à Nîmes, dans le cadre de cours appliqués à la restauration du patrimoine, aussi bien que pour des enseignements d'histoire de l'architecture, qui offrent à leurs yeux un éventail d'exemples remarquables, et ce de l'Antiquité jusqu'aux architectures les plus récentes.

Car ce qui, tout au long de ces années, n'a cessé de guider mon cheminement, ce sont des convictions enracinées dans ma formation d'architecte, grâce auxquelles je suis toujours resté attentif et sensible à l'architecture de notre temps. Un métier que j'exerce aujourd'hui, animé par la volonté de façonner des lieux en veillant d'abord à mettre en valeur les sites et les architectures anciennes. Voici ce que la connaissance de l'histoire peut offrir à l'architecte : une mémoire vivante à même de composer avec la musicalité des formes, la consonnance des matières, le parfum des espaces, en somme, avec la poésie des lieux. Encore s'agit-il d'une autre manière de *faire école*, dont les architectes nîmois du XIX<sup>e</sup> siècle, jadis réunis au sein de cette Académie, nous ont livré une leçon exemplaire. Une leçon qu'ils tenaient eux-mêmes de ce fécond face à face avec les monuments qui – n'est-ce pas le sens même du mot – avaient pour eux l'attrait de cette « mémoire vive ». Que cet héritage reste pour nous et les générations auxquelles nous l'empruntons un bien commun capable de nous réunir autour de ces racines vivantes qui, plongées dans les sédiments du passé, ne passent pas.

En peu de mots, voici quelle trajectoire et quelles convictions me porteront à contribuer, à vos côtés, à mettre en lumière l'histoire de notre cité, en commençant par exemple par vous proposer une communication sur Charles Durand.

Mesdames et Messieurs, je vous remercie pour votre attention.